

1. SUR LE TROISIÈME ÉVÉNEMENT

Comme vous allez l'entendre, c'est tout à fait passionnant et saisissant, *Le troisième événement* s'inscrit dans une structure de sens ambiguë. *Le troisième événement* a-t-il eu lieu ? A-t-il lieu ? Aura-t-il lieu ?

Ce « flottement », dans tous les sens du terme « flottement » puisque *Le troisième événement* relate un désastre écologique qui se marque par une montée des eaux, ce « flottement » donc met en scène et s'appuie sur une structure temporelle interpolée. Non plus la flèche irréversible du passé-présent-futur, mais un enchevêtrement des temporalités (saisies si vous voulez entre un futur antérieur et un prétérit postérieur) – enchevêtrement dont rend compte singulièrement l'évocation des Atlantes et de l'Atlantide dans le texte de Jacqueline. Ce qui était mythique du temps de Platon trouve un présent et même un futur dans *Le troisième événement*.

En tant que lecteur de Nietzsche (je viens de finir le premier tome des *Œuvres* dans la Pléiade) on peut être touché par cette structure qui met en avant une forme d'inactualité, intempestive. Mais il y a une autre chose que je voudrais mettre en avant. Il se fait qu'en tant qu'éditeur, j'ai composé et imprimé en typographie les parties 1 et 2 du *Troisième événement* dans la traduction de Luc Bénazet. Et je dois dire que depuis peu le métier de typographe, tel du moins que je l'exerce, s'affronte, pour toutes sortes de raisons que je ne développerai pas aujourd'hui, à un même ordre d'inactualité que celui relaté dans *Le troisième événement*. Pour le dire vite : un rapport et une pratique du texte qu'incarnait la typographie se sont perdues. (Je ne dis pas, comme Mallarmé : « – On a touché au vers. / Les gouvernements changent ; toujours la prosodie reste intacte... » mais je dis : « la typographie c'est fini ; on a changé d'épistémè ».)

Et de même que Nietzsche, philologue, retourne à la naissance de la tragédie hellénique pour jeter les bases de sa philosophie – s'écartant de la sorte de Hegel qui occupe tout l'espace philosophique allemand à la fin du XIX^e siècle –, de même la composition en typographie du *Troisième événement* pourra s'inscrire à l'écart, ou à contre-temps, des courants de pensée dominant actuellement.

C'est pourquoi il m'a semblé de plus en plus évident que les Atlantes, dans la fiction de Jacqueline Frost, devaient très certainement composer leurs livres en typographie et les imprimer, aussi certainement, sur des presses à bras ! Du moins c'est le sentiment que j'ai eu en fabriquant le livre : je me suis dit, mais c'est un boulot d'Atlante que je fais là !

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, je peux dire qu'en tant qu'éditeur je suis toujours à la recherche d'une adéquation entre la forme et le sens : la forme matérielle que l'on donne à un texte doit aboutir dans le meilleur des cas à un objet qui existera dans le monde aussi concrètement et inéluctablement qu'un arbre majestueux ou qu'un caillou minuscule dans le paysage.

On n'obtient pas toujours cette adéquation, mais c'est le but visé, et ce but, par la congruence

inopinée de la forme et du sens, a été atteint il me semble dans *Le troisième événement*. Car tout cela s'est produit à ma grande surprise, je dois reconnaître : il n'y a pas de maîtrise là-dedans, pas de projet, simplement une évidence que l'on constate après-coup.

Pour caractériser ce genre de livres où forme et sens sont en adéquation, j'ai donc inventé une formule que je transpose de *l'Éthique* de Spinoza : « *more typographico demonstratum* », texte « démontré à la façon des typographes » ou « démontré de façon typographique ».

Il me semble que le livre de Jacqueline, dans la traduction de Luc, appartient à cette catégorie. Je n'en dirai pas plus aujourd'hui. La suite de mes réflexions, à laquelle dès à présent je vous donne rendez-vous, sera dite chez Tschann à l'occasion de l'invitation d'Emmanuel Fournier à présenter ces nouveaux livres parus (dont le *Tractatus infinitivo-poeticus*), lundi prochain, 25 octobre.